

Vincent Billard

Éloge de ma fille bionique

Philosophie du handicap,
humanisme et
transhumanisme



Éloge de ma fille bionique

Philosophie du handicap, humanisme et transhumanisme



Collection dirigée par Jean-Pierre Béland et Johane Patenaude

Cette collection traite de questions et d'enjeux éthiques et les inscrit dans un dialogue ouvert, pluraliste et interdisciplinaire. Les textes sont destinés à un large public dans le but de faire avancer la réflexion sur ces enjeux et ainsi contribuer à la prise de décisions socialement acceptables sur chacun des sujets traités.

Titres parus

Jean-Pierre Béland, *L'accompagnement en fin de vie. Les défis d'une démarche d'appui aux soignants*, 2015.

Jean-Pierre Béland (dir.) et Georges A. Legault (dir.), *Asimov et l'acceptabilité des robots*, 2012.

Georges A. Legault, Louise Bernier, Charles-Étienne Daniel, Caroline Fontaine, Johane Patenaude et avec la collaboration de Joanie Lapalme, *Nanotechnologies et principe de précaution. Forces et limites de l'appel au principe*, 2012.

Jean-Pierre Béland (dir.) et Johane Patenaude (dir.), *Les nanotechnologies. Développement, enjeux sociaux et défis éthique*, 2009.

Jean-Pierre Béland (dir.), *La souffrance des soignants*, 2009.

Jean-Pierre Béland (dir.), *Mourir dans la dignité ? Soins palliatifs ou suicide assisté, un choix de société*, 2008.

Vincent Billard

Éloge de ma fille bionique

Philosophie du handicap, humanisme et transhumanisme



Presses de
l'Université Laval

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada



Maquette de couverture : Laurie Patry

Mise en pages : In Situ

© Presses de l'Université Laval. Tous droits réservés.
Dépôt légal 1^{er} trimestre 2017

ISBN 978-2-7637-3285-5

PDF 9782763732862

Les Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
Philosopher au bord du gouffre.....	1
Éthique pour un monde cassé	2
La Grande Transition.....	4
Serons-nous les chimpanzés ou les dinosaures du futur?	5
La question du handicap dans ce contexte.....	8
Agathe, ma fille bionique	9
Plan de l'ouvrage	11
Transhumanisme, posthumanisme	13
L'allongement indéfini de la durée de la vie.....	13
La fusion progressive de l'homme et de la machine	19
Le développement fulgurant d'une intelligence artificielle (IA) bien supérieure à l'intelligence humaine	22
Les critiques du transhumanisme	29
L'effet <i>beurk</i>	31
La vie vivante	32
Faire face à l'homme qui vient.....	33
La tentation transhumaniste	34
Le parti pris anti-transhumaniste.....	39
Sens de la mort et transhumanisme	41
Transhumanisme, don et vulnérabilité.....	43
Les raisons du transhumanisme et le sens de la vie.....	47
Vaudrait-il mieux ne jamais être né?	48
L'argumentation de David Benatar	50
Trois théories au sujet de la vie.....	60
Mieux vaut-il vraiment ne jamais être né?.....	65

Pourquoi avoir des enfants?.....	66
La troisième critique d'Overall.....	72
Nos objections.....	79
Sans dolorisme, mais pas sans douleur.....	82
Conclusion sur Benatar.....	86
L'option transhumaniste.....	91
L'amertume de la mortalité.....	96
La vie <i>avec</i> la souffrance.....	103
La vie <i>est</i> souffrance.....	107
Critique de l'homme amélioré.....	109
Envisager la fin de la souffrance?.....	114
Le nouveau culte du corps.....	117
Critique de Nietzsche.....	118
Conclusion.....	122
Transhumanisme et humanisme.....	125
Animalisme et transhumanisme.....	126
Anti-humanisme ou humanisme accompli?.....	129
Homo Labyrinthus.....	131
Deux formes d'humanisme?.....	132
Le propre de l'homme?.....	133
La fin de l'exception humaine.....	134
L'effet réversif de l'évolution.....	136
L'élimination de l'élimination.....	138
La question de la dignité humaine.....	139
Le <i>trans</i> -humanisme, comme humanisme et comme anti-humanisme.....	141
Le véritable idéal des Lumières.....	143
Transhumanisme social et de compétition.....	144
L'amélioration autrement.....	146
Pour un transhumanisme handicapé.....	150
Le handicap, contraire du transhumanisme?.....	153
Les <i>disability studies</i>	154
Le test de Robinson Crusoë.....	156
Choisir un enfant handicapé.....	158
Un cas d'école.....	159
Le problème de la non-identité.....	161
Le droit de l'enfant à un futur ouvert.....	164
Limites du droit futur.....	166

Principe de la bienfaisance procréatrice	169
Appréciation morale sur la sélection du handicap à la naissance.....	172
Transhumanisme et handicap à l'égard de la vie	174
Infirmité et différence.....	175
Le handicap est-il une « simple différence » ?	181
Critiques du modèle social du handicap	182
Le corps minoritaire ?	183
De la cécité.....	185
L'empathie égocentrée	187
Guérir ou non le handicap ?	189
Conclusion.....	194
Éthique et implant cochléaire.....	197
Contexte historique et raisons d'être réfractaires à l'implantation	198
Pourquoi changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde... quand on peut changer le monde ?	200
Le cas des garçons de Lee Larson	202
Arguments et contre-arguments.....	203
Enfants pré-linguaux et post-linguaux	205
Le rejet radical de l'implantation	207
L'extinction d'une communauté d'un point de vue moral	209
Quelle est la communauté des enfants <i>sourds</i> ?	214
L'implantation obligatoire ?	218
Quelle langue doivent utiliser les sourds ?	221
L'argument du mode d'expression le plus aisé	222
Ce qui fait langage.....	224
Rejet des langues gestuelles et respect de la diversité	225
Sens du respect de la diversité.....	229
Langage et subjectivation.....	233
Les leçons de l'histoire des sourds.....	235
La tragédie sourde.....	235
L'abbé de l'Épée	236
Le Congrès de Milan	237
Les conséquences concrètes de l'interdiction des signes	239
La question de l'idéologie	241
La question de la souffrance, toujours et pour conclure.....	243
Conclusion	247

Ce livre est dédié à Agathe, ma fille « bionique », et également à Belkacem Saifi, notre professeur en langue des signes, qui a permis qu'un dialogue se noue entre un père et sa fille ; qu'il en soit remercié. Belkacem est un farouche opposant au fameux « implant cochléaire », qui permet aux sourds d'entendre. C'est lui, l'un des personnages centraux du film réalisé par la philosophe Angélique del Rey, *Ces sourds qui ne veulent pas entendre*. Pourtant ce sourd anti-implant enseigne, avec intelligence et humour, sa langue gestuelle si longtemps méprisée et interdite, à une fillette implantée et à son père. On ne peut guère imaginer meilleur exemple de la tolérance et de l'humanisme auxquels ce livre voudrait inviter à réfléchir.

Introduction

Philosopher au bord du gouffre

Réfléchir aujourd'hui c'est sans aucun doute réfléchir au milieu du gué. L'impression de se situer à un croisement, à un point nodal de l'histoire imprègne profondément les pensées et les êtres.

Même si l'on n'est pas spécialement adepte du tragique et du grandiloquent dans l'expression, il est difficile de contester que nous vivons une époque *particulière*. Certes, il y a eu d'autres époques de ce genre dans l'histoire, d'autres points de basculement où certaines choses fondamentales se délitaitaient tandis que d'autres, plus importantes peut-être, se mettaient lentement en place. À ce petit jeu des analogies il est sans doute possible de trouver bon nombre de moments comparables.

Néanmoins, si cela est vrai de manière générale, la particularité de notre époque réside sans aucun doute, à la différence de toutes les autres au cours de l'histoire, dans les moyens dont nous disposons et dans les répercussions que notre activité humaine a déjà engendrées, de manière bien visible et difficilement contestable, aux quatre coins de la planète.

Dès lors, l'idée que notre modèle de développement n'est plus soutenable, l'idée surtout que nous courons à la tragédie se répand un peu partout.

L'apocalypse pourrait-on dire est dans l'air du temps, ou tout du moins la hantise générale, vague mais permanente de la possibilité imminente de la catastrophe. Comment se défaire de ce spectre ? Comment espérer en conjurer, si cela est encore possible, la venue ? Certains, fort subtilement, n'imaginent pas d'autre solution que de devoir se représenter, dès à présent, que la catastrophe est en réalité déjà advenue, qu'elle

a déjà eu lieu, ou pour le dire autrement, sur un mode plus abstrait encore, qu'il est dès à présent déjà vrai que sa survenue aura lieu.

C'est le cas par exemple d'un penseur français aussi reconnu que le philosophe Jean-Pierre Dupuy. Dans ses ouvrages, *Pour un catastrophisme éclairé* et *Petite métaphysique des tsunamis* (Éditions du Seuil, 2002, 2005) l'ingénieur et philosophe plaide pour que nous prenions dès à présent conscience que le pire va se produire. Ainsi, en nous situant dans ce qu'il appelle le « temps du projet », en anticipant dès maintenant le caractère inéluctable du mal à venir pourrions-nous peut-être espérer paradoxalement, en agissant dans cette optique, faire en sorte que la catastrophe ne se soit jamais produite !

Particulièrement complexe, comme on le voit, la pensée de Dupuy peut séduire, mais la question de son efficacité réelle reste entière. Que la plupart des gens par exemple, à l'été 1913, se soient persuadés que le cataclysme allait bientôt tout emporter sur son passage aurait-il pu faire quoi que ce soit qui, d'une manière ou d'une autre, contrecarre sa venue ? On peut sincèrement en douter. Pas même ne peut-on être assuré que cette persuasion anticipatrice ait fortement limité l'ampleur de la tragédie, de 1914 à 1918, ni même influé sur son déroulement. L'imagination philosophique particulièrement subtile de Jean-Pierre Dupuy, l'exercice de divination pratique sans doute trop complexe pour le commun des mortels qu'il invite à pratiquer, risque fort de ne rester qu'une chimère intellectuelle, un beau songe pour esprit agile mais sans véritable efficacité.

Cette angoisse générale, cette obsession du crépuscule imminent mérite sans aucun doute cependant, au moment d'entamer notre réflexion, que nous nous y attachions quelques instants, ne serait-ce que pour mettre en perspective les idées qui seront développées ici et qui permettront, peut-être, d'y répondre.

Éthique pour un monde cassé

C'est la même idée à peu près, témoignant de cette hantise universelle du moment, que l'on peut retrouver dans l'ouvrage récent du philosophe Tim Mulgan, professeur à l'Université d'Auckland, intitulé *Éthique pour un monde cassé* (*Ethics for a Broken World*, McGill-Queens University Press, 2011).

Se plaçant lui aussi dans l'époque de la survenue anticipée de la catastrophe, Mulgan propose un exercice intellectuel particulièrement

déroutant : son ouvrage se présente comme un traité de philosophie écrit dans quelque chose comme une centaine d'années (la date fictive n'est pas précisée), à partir duquel un hypothétique professeur de philosophie du futur réfléchirait à ce qui a bien pu conduire à la catastrophe ayant eu lieu dans le passé pour lui, mais donc dans notre futur pour nous ! Il s'agit ainsi, par anticipation, d'essayer de déterminer comment notre comportement sera jugé dans une centaine d'années, comment – si la catastrophe que l'on nous annonce se produit réellement – il sera possible dans cet avenir troublé de comprendre la responsabilité qui fut la nôtre (c'est-à-dire qui est donc déjà la nôtre, et qui va, plus encore dans les années à venir, être la nôtre), de déterminer les causes de ce grand effondrement.

La catastrophe advenue n'est jamais totalement précisée, elle reste vague, mais on peut en comprendre les grandes lignes : c'est l'époque où le réchauffement extrême de la planète, la famine et les guerres qui en ont résulté ont rendu la survie de l'humanité extrêmement difficile. Impossible par exemple dans l'époque décrite par Mulgan de prévoir avec certitude des récoltes, de bâtir des plans d'avenir à quelques années... Les humains, contraints de prendre des mesures draconiennes, doivent ainsi, de temps en temps, décider qui parmi eux il faut laisser vivre, et qui n'est plus utile pour la communauté et doit donc être abandonné à son sort, dans la jungle hostile qu'est devenu le monde, ce monde « cassé », monde du chaos et de la barbarie survenu, comme le raconte Mulgan, après des décennies troublées et la disparition à tout jamais d'Internet et des derniers ordinateurs...

Dans la survenue de ce cauchemar, notre responsabilité à nous, hommes d'aujourd'hui, est évidemment immense. Mulgan – ou plutôt son alter ego fictif dans le futur – s'évertue à déterminer le degré de celle-ci, à quel point nous pouvions anticiper, quelle a été notre part d'aveuglement volontaire... du moins tente-t-il de le faire dans la mesure où lui restent encore accessibles, sur des papiers retrouvés et à moitié brûlés, les bribes de notre civilisation triomphante, civilisation de l'abondance et de la démesure, civilisation de la vitesse et de la consommation effrénée qui sont devenues des choses totalement inaccessibles et à peine imaginables pour nos lointains descendants de cette terre ravagée...

Il n'est pas question ici, bien entendu, dans cet ouvrage de discuter dans le détail ce livre de Mulgan (puisque, vue de notre rive, la catastrophe n'a pas encore eu lieu et que bien au contraire nous espérons une issue totalement différente), mais le fait de le mentionner permet de montrer à quel point cette inquiétude, voire chez certains cette certitude que le pire est à venir constitue le contexte dominant dans lequel, philosophes

de ce début de XXI^e siècle, nous sommes aujourd'hui, par la force des choses, contraints de penser.

Le fil est mince, certainement, qui, sur le chemin de crête du présent, nous retient de l'abîme. Philosophier au bord du gouffre paraît sans exagération le slogan valable pour notre époque, qui s'impose à tous les penseurs de ce temps.

La Grande Transition

L'idée de la catastrophe inéluctable n'est cependant pas la seule à s'imposer : même si la plupart des gens s'accordent selon toute apparence sur l'idée qu'un changement fondamental est en train de se produire ou va se produire de manière imminente, la forme primordiale qu'il prendra reste encore largement indéterminée. À côté de l'issue tragique, d'autres voies paraissent possibles et émergent petit à petit. Reprenant le fameux exercice des analogies historiques, un autre philosophe contemporain, Mauro Bonaiuti, professeur d'éthique à l'Université de Turin, propose dans son ouvrage *La Grande Transition* (*The Great Transition*, Routledge, 2014) d'envisager quatre grands scénarios sur lesquels notre époque indécise serait susceptible de déboucher : le premier, inévitable et dans l'air du temps comme on l'a vu, conduirait à un effondrement complet de la civilisation que nous connaissons (sa comparaison est alors facile avec la fin de l'Empire romain) ; le deuxième par contre, beaucoup plus optimiste, envisage une nouvelle expansion (nous serions alors dans la situation de l'Europe de la Renaissance) ; le troisième scénario est celui de la forteresse (l'évolution historique nous conduirait alors vers des régimes autoritaires du type du fascisme des années 30 en Europe) ; enfin le quatrième scénario, plus complexe, serait celui que Bonaiuti appelle celui de la « résilience », qui ferait s'apparenter l'époque à venir à ce qu'a connu l'Empire byzantin du V^e au XI^e siècle de notre ère, mélange de lent effondrement et de résistance mesurée aboutissant à un certain rétablissement final.

De tous ces scénarios, aucun n'est prévisible aujourd'hui et écrit par avance. Mais ce qui apparaît certain aux yeux de Bonaiuti, cofondateur de l'Association italienne pour la décroissance, c'est qu'il sera vraisemblablement impossible de poursuivre la société capitaliste fondée sur un modèle de croissance permanente que nous connaissons actuellement. Le deuxième scénario, même si son impossibilité n'est pas inscrite dans le marbre, est donc cependant à ses yeux le plus improbable et le mieux

consiste sans doute, selon Mauro Bonaiuti, à nous en rendre compte le plus vite possible. La solution, s'il y en a une, pour éviter l'effondrement consiste ainsi selon lui à ce que nous entrions le plus vite possible dans un processus de lente mais profonde désescalade, ne recherchant plus à produire toujours plus, plus vite et mieux, mais au contraire moins, moins vite et à un niveau le moins dispendieux possible en ressources. Rejetant les engins modernes et militant pour un retour aux productions de « basse technologie », les partisans de cette nouvelle pensée, comme l'ancien ingénieur repentini Philippe Bihouix dans son ouvrage *L'âge des low tech* (Éditions du Seuil 2014), invitent dès aujourd'hui chacun de nous à cultiver son jardin pour vivre de sa récolte et de quelques échanges sur le marché du village, à se déplacer peu et uniquement à pied ou à vélo, se chauffer au bois ou mieux encore mettre de gros pulls... De gré ou de force, il s'agit en somme, pour les tenants de cette conception du monde, d'abandonner entièrement le rêve de la société du progrès technique tel que les hommes y ont adhéré depuis au moins deux siècles en Occident.

Serons-nous les chimpanzés ou les dinosaures du futur ?

Cette idée de décroissance totale, par laquelle de plus en plus de nos contemporains paraissent séduits avec le temps, se heurte aujourd'hui de front à une autre pensée, une autre « idéologie » ou idéal de vie si l'on veut, qui en constitue en quelque sorte l'exact inverse, le portrait en miroir, à front renversé. Plutôt que de diminuer jusqu'à son extinction tout recours à la technologie, pourquoi ne choisirions-nous pas plutôt la voie inverse ? Non pas toujours moins, mais toujours plus de technologie, jusqu'à l'excès, jusqu'à la démesure peut-être. Les partisans de la décroissance n'y verront certainement pas autre chose qu'une manière d'accélérer vertigineusement notre mouvement vers la catastrophe, non pas ralentir mais aller encore plus vite à sa perte, foncer droit dans le mur devant nous, pied sur l'accélérateur en espérant peut-être ainsi le franchir, passer au travers... Ce mouvement, apparu lui aussi récemment, comme le thème de la décroissance, à la toute fin du XX^e siècle (même si l'on peut comme pour la décroissance et l'écologie en général lui trouver des ancêtres bien plus lointains), c'est bien entendu le « transhumanisme », qui fera l'objet de la réflexion centrale de cet ouvrage.

Par transhumanisme il faut ainsi entendre, au moins dans un premier temps cette idée, en tout point contraire en apparence au retour à la sobriété, que c'est en allant vers une maîtrise technologique de plus en plus grande, en allant même jusqu'à changer l'homme aussi fondamen-

talement que possible, en nous hybridant même avec cette technologie, que nous trouverons collectivement un avenir.

Pour bien comprendre ce qui pourrait justifier cette idée, folle en apparence, une petite anecdote suffira. Lorsque fut organisé en novembre 2014, à Paris, le premier colloque international transhumaniste en France, *Transvision 2014*, de jeunes militants d'un collectif radicalement anti-technologie, le collectif *Pièces et main d'œuvre*, organisèrent des séances de tractage pour dénoncer, avec la tenue de ce colloque, ce qu'ils considéraient comme une provocation. Leur tract s'intitulait « L'appel des chimpanzés du futur ». Ce titre faisait référence à une phrase, particulièrement cynique il est vrai, d'un transhumaniste britannique célèbre, le professeur Kevin Warwick, qui avait d'abord formulé cette sentence terrible : « Il y aura des gens implantés, hybridés, et ceux-ci domineront le monde. Les autres qui ne le seront pas, ne seront pas plus utiles que nos vaches actuelles gardées au pré. » Et, en 2002, ces autres propos rapportés par le journal français *Libération* : « Ceux qui décideront de rester humains et refuseront de s'améliorer auront un sérieux handicap. Ils constitueront une sous-espèce et formeront les chimpanzés du futur. »

Pour Kevin Warwick, l'homme transformé par la technologie sera devenu si supérieur à l'homme actuel que celui-ci apparaîtra, par comparaison, semblable à ce que sont pour nous les chimpanzés. Or c'est précisément en se revendiquant eux-mêmes comme étant ces handicapés, ces « chimpanzés » du futur, traités avec tant de mépris par Warwick que les opposants au colloque entendaient alerter sur les risques que la technologie en général, reprise par les transhumanistes en particulier, faisait courir au monde.

Et il est vrai que, face à de tels propos, le parti le plus raisonnable semble consister à se défier absolument des individus capables de les prononcer. Mais cela signifie-t-il pour autant que toute forme de transhumanisme, toute forme d'hybridation et d'amélioration de l'homme par la technologie soit de ce fait rejetable ? Ou bien ne peut-on pas plaider pour l'idée qu'il existe peut-être une forme de transhumanisme, beaucoup moins violente et apparemment intolérante que celle de Warwick, que l'on pourrait défendre ? C'est précisément ce que ce livre tentera de démontrer.

Et peut-être cette démonstration est-elle justifiée ne serait-ce que, comme le font observer les transhumanistes, parce que sinon qu'advient-il de nous, les humains ? Imaginons en effet que nous ayons, comme nous le recommandent fortement, on l'a vu, les décroissants,

abandonné toute forme de recours à ce que l'on appelle la « haute technologie », privilégiant un mode de vie frugal, non polluant et aussi sain que possible. Nous vivrions alors dans une belle harmonie avec la nature (en acceptant sans doute, comme le concèdent certains décroissants, de diminuer raisonnablement la taille de la population humaine), notre empreinte écologique serait réduite au minimum et nous pourrions ainsi espérer vivre le plus longtemps possible sur cette terre. Nous aurions évacué totalement le risque que certains d'entre nous deviennent les « chimpanzés du futur ». Mais ce faisant, ne serions-nous pas devenus autre chose ? Pour opposer à cette métaphore de Warwick une autre métaphore animalière, il est bien possible de penser que, devenus ainsi de paisibles habitants de cette planète, vivant en équilibre dans l'écosystème, enfin réconciliés avec notre Terre comme le rêvent les décroissants, nous soyons par inadvertance devenus les *dinosaures du futur*... N'est-ce pas ce rêve en effet que nous aurions accompli ? Eux aussi avaient pourtant, si l'on y regarde bien, d'un point de vue écologique, tout l'avenir devant eux. Ayant colonisé la terre entière, ils s'y comportaient en maîtres raisonnables, ayant réussi à y prospérer infiniment plus longtemps que nous, en équilibre avec leur milieu et s'appropriant encore à s'y épanouir des millions d'années. Pourtant, nous savons qu'il n'en fut rien, que leur règne prit fin brutalement. En devenant aussi harmonieusement intégrés à la nature qu'eux nous risquons bien, mais, à la différence d'eux, en le sachant, en en étant pleinement conscients, un beau matin de connaître le même sort. Et à cette disparition, tôt ou tard inéluctable de l'humanité elle-même, que ce soit par la chute d'une météorite ou lors de l'explosion de notre soleil, les transhumanistes sont justement ceux qui répondent que sans la technologie, sans son développement maximal, et notre utilisation maximale de ses possibilités, nous n'avons pas en réalité de moyen de sauver à long terme l'humanité... Faut-il en somme choisir de sauver quelques milliers de générations futures – comme les dinosaures eurent droit à leurs milliers de générations – en décroissant, mais en sacrifiant ainsi la survie à long terme de notre espèce, ou prendre le risque de n'être plus tout à fait nous-mêmes, de devenir ce mélange de technologie et d'être humain que l'on appellera le « transhumain » ou le « posthumain », pour espérer qu'au moins une partie de nous survive au type de catastrophe qui attendait les dinosaures et, comme eux, tous les animaux paisibles vivant en harmonie avec leur milieu sur une planète menacée ? Le dilemme a de quoi laisser songeur.

La question du handicap dans ce contexte

Au milieu de ces débats fondamentaux concernant l'avenir de notre civilisation, le chemin que nous devons emprunter, la question du handicap ne paraît pas faire sens immédiatement. Si l'on entend par handicap la définition classique (sur laquelle il sera d'ailleurs sans doute nécessaire de revenir) désignant « tout ce qui restreint notre activité et notre participation à la vie sociale », la raison de la rencontre entre ce rappel du contexte historique qui est le nôtre et la problématique du handicap ne semblera pas au premier abord évidente.

Pourtant, à bien y regarder, si nous vivons tous dans un monde ultra-technologique, certains de ceux qui en vivent aujourd'hui dans leur chair la manifestation la plus spectaculaire sont sans aucun doute ceux que l'on appelle les handicapés. Qu'il s'agisse d'amputés ayant retrouvé pour partie l'usage de leur corps par la greffe d'un membre articulé, de personnes ayant retrouvé une mobilité certaine grâce à des fauteuils ou des voitures adaptées et demain, comme des démonstrations étonnantes en fournissent déjà des indices, d'aveugles ayant recouvré tout ou partie de leur capacité d'appréhender le monde extérieur par des yeux bioniques (mélange de biologie et d'électronique), le monde du handicap paraît offrir une vitrine avantageuse au progrès technologique.

Il s'avère que penser le handicap aujourd'hui, c'est inévitablement le penser dans ce contexte hautement technologique qui est le nôtre, on pourrait même dire dans ce contexte de *dépendance* technologique qui est le nôtre. Le handicap est sans aucun doute (avec la maladie) le domaine de l'humain où l'utilisation de la technologie moderne apparaît la plus remarquable, illustrant de manière prodigieuse – et tellement télégénique – la puissance dont nous disposons à présent.

S'appuyant sur cette maîtrise technologique et sur ce qu'elle permet d'ores et déjà de réaliser, les transhumanistes sont précisément ceux qui paraissent le mieux fournir un sens global d'interprétation à ce phénomène. En voyant dans la technologie réparatrice, thérapeutique d'aujourd'hui, l'antichambre de la technologie amélioratrice de demain, ils semblent tracer une ligne de continuité logique et cohérente dans nos observations. L'ingénieur qui de nos jours, avec la collaboration de médecins, met au point les futurs exosquelettes permettant aux personnes tétraplégiques de se mouvoir avec une liberté comparable aux êtres humains valides, ne prépare-t-il pas en même temps l'adjonction suivante, sans doute miniaturisée et devenue transparente dans son fonctionnement, de ces mêmes moyens techniques aux hommes ordinaires que nous

sommes, non plus cette fois pour les réparer, ou les guérir, mais pour les rendre plus performants, plus forts, plus rapides, bref comme le disent les transhumanistes pour les « augmenter » ? La suite dans les idées semble indéniable.

Cependant, comme on l'a vu avec les propos particulièrement méprisants de Kevin Warwick, le handicap est presque inévitablement pensé par les transhumanistes, du moins sans doute dans leur version dominante américaine, comme une pure négativité, un simple obstacle à surmonter absolument, à réduire à néant, une faiblesse indigne à laisser derrière soi. Mais, se demandera-t-on, est-ce véritablement la bonne manière de penser le handicap ? Probablement pas. Et probablement n'est-ce pas non plus la bonne manière de penser le transhumanisme, de ne le concevoir que comme une marche aveugle vers la puissance et la maîtrise souveraine de toutes choses. Une plus juste compréhension du handicap permettrait sans doute de mieux penser l'avenir dans lequel ce même handicap pourrait utilement rencontrer notre emprise technologique grandissante – c'est du moins l'hypothèse qui sera défendue dans ces pages.

Il est même possible de former le vœu que l'étude réfléchie du handicap, si absente hélas du champ de la réflexion philosophique la plupart du temps, nous permette d'atteindre une meilleure compréhension du rôle que peut avoir à jouer l'être humain sur cette Terre, qu'elle nous permette d'aborder avec un regard neuf la manière d'articuler, dans cette période déroutante de bouleversements à grande échelle, la question générale du sens de l'existence et l'usage concret de la technologie, dans une perspective avant tout morale et attentive aux enjeux de l'époque.

Agathe, ma fille bionique

Ce livre, disons-le enfin pour terminer cette introduction, contient un autre lien fondamental unissant la question du handicap à celle du transhumanisme. Il se trouve que, parmi toutes les innovations technologiques dont le caractère spectaculaire paraît au mieux manifester de nos jours la puissance montante de la technologie, cette prodigieuse invention appelée médicalement « dispositif de réhabilitation auditive par implantation cochléaire », mais que le grand public connaît surtout par l'appellation abrégée d'« implant cochléaire », constitue sans aucun doute une des plus abouties. Rares sont en effet les technologies contemporaines dont les transhumanistes peuvent d'ores et déjà affirmer qu'elles

constituent un parfait exemple de ce qu'ils appellent l'hybridation homme-machine. Aussi impressionnantes que soient les fibres de carbone ultra-performantes qui remplacent les jambes manquantes d'un coureur mondialement célèbre comme Oscar Pistorius, elles ne constituent après tout, une fois mises en place, que de bêtes lames de matière, n'emportant avec elles aucune électronique embarquée, aucun traitement savant de l'information. Leur conception réclame une haute technologie ainsi que leur entretien, mais sur le moment leur utilisation repose quasi entièrement sur l'habileté du coureur et sa capacité toute personnelle à tirer le meilleur de son membre de substitution.

À l'inverse, l'implant cochléaire permettant aux personnes sourdes profondes de percevoir des sons nécessite l'utilisation permanente d'un microprocesseur externe, d'un récepteur interne fixé entre chair et crâne, installé sous anesthésie générale et de très fins réglages logiciels pour donner le meilleur de lui-même. Avec lui le rêve de la bionique se trouve accompli, la fusion du biologique (puisque l'implant sursoit au fonctionnement de la cochlée biologique atrophiée ou détruite) et de l'électronique atteint son apogée.

Comme je l'expliquais, à la toute fin de mon livre précédent, *Geek Philosophie*, dont celui-ci constitue d'une certaine manière la suite, ma fille Agathe est précisément munie de ce dispositif, puisque née sourde profonde à la suite d'une infection intra-utérine. Il y a donc inévitablement une dimension subjective et sans aucun doute charnelle, sentimentale dans cette réflexion sur le mariage – dont il s'agira de déterminer s'il est réussi et justifié moralement – de la vie elle-même et de ce que notre époque a pu produire de plus habile technologiquement.

Agathe est ainsi d'une certaine manière un personnage philosophique, puisqu'il s'agit du troisième ouvrage que j'écris et dans lequel elle pointe le bout de son nez. Mais il va sans dire qu'elle constitue ici, comme dans tout livre de philosophie s'emparant d'un personnage réel pour en faire un objet de méditation, avant tout un symbole en même temps qu'une incitation à la réflexion, puisque, comme on le verra, pour beaucoup de personnes, et notamment de sourds, l'implantation cochléaire ne va nullement de soi, constitue même parfois une provocation et prend la forme tragique d'une menace. Il est improbable que cet essai suffise à effacer tous les doutes concernant cette technologie, ni de manière plus générale à l'égard de cette idéologie si contestée aujourd'hui que constitue le transhumanisme, mais il n'est pas exclu qu'il permette, sur ces deux sujets, d'en dissiper quelques-uns. Ce serait en tout cas beaucoup s'il

permettait de les penser tous les deux, implant cochléaire et transhumanisme, avec davantage de raison que de passion, avec plus de logique et d'arguments que de pensées batailleuses ou d'invectives, et à cela se limite son ambition.

Plan de l'ouvrage

Puisqu'il s'agit d'un thème essentiel de cet essai, et parce que la pensée qui sera proposée ici du handicap ne se conçoit pleinement que dans sa perspective, il m'a semblé important de commencer par présenter précisément le transhumanisme. Que doit-on entendre par là ? Que signifie ce terme ? Quelle dimension philosophique revêt-il ?

En approfondissant cette réflexion, on découvrira alors que l'on en arrive à poser des questions aussi fondamentales d'un point de vue philosophique que celles qui interrogent pour savoir quelle peut être la valeur de la vie humaine. Après tout la vie humaine en général est-elle digne d'être vécue ? Ne devrions-nous pas plutôt lui préférer la non-existence et, par voie de conséquence, prêcher à toutes les personnes raisonnables de ne surtout pas avoir de descendance, de ne surtout pas mettre au monde de malheureux enfants amenés inévitablement à souffrir dans cette vie d'ici-bas que rien ne peut justifier ?

C'est alors, au cœur de cette interrogation fondamentale sur le sens de la vie et sur la dignité de l'existence humaine, que la réflexion philosophique concernant le handicap prendra toute son importance et pourra apparaître, à l'inverse de la manière dont elle est ordinairement traitée, comme une question majeure et incontournable s'agissant du regard que nous devons poser sur notre vie en tant qu'être humain, sur toutes les vies humaines en réalité et pas uniquement celles que l'on croit injustement et naïvement inférieures ou radicalement différentes de celles des hommes « normaux » et « bien portants ».

À cette occasion on pourra alors, dans les dernières parties de cet ouvrage, revenir sur les points essentiels de la réflexion philosophique contemporaine concernant le handicap et au final, dans une optique renouvelée, proposer avec de bons arguments quelques thèses permettant d'articuler aussi bien le sujet du transhumanisme que celui du handicap avec la réflexion centrale concernant l'humanisme futur, celui qui reste à construire et à l'élaboration duquel cet ouvrage n'aura pour objectif que d'apporter sa modeste, mais espérons-le substantielle, contribution.

Transhumanisme, posthumanisme

D'abord donc, et avant tout, il s'agit de savoir ce que l'on peut entendre par ce terme récent de « transhumanisme ». Comment le comprendre, quel est son sens ?

Il existe en réalité différents thèmes que l'on peut présenter et qui, mis ensemble, dessinent la figure de ce en quoi consiste le transhumanisme (que l'on peut aussi appeler « posthumanisme », même s'il existe des différences subtiles entre ces deux termes que l'on détaillera ultérieurement). Ces thèmes fondamentaux sont au nombre de trois :

- 1) L'allongement indéfini de la durée de la vie ;
- 2) La fusion progressive de l'homme et de la machine ;
- 3) Le développement fulgurant d'une intelligence artificielle (IA) bien supérieure à l'intelligence humaine.

L'allongement indéfini de la durée de la vie

De tous les thèmes transhumanistes, celui-ci constitue sans doute à la fois un des plus palpables, un des plus concrets pour le plus grand nombre, et en même temps un de ceux sur lesquels, une fois que les ambitions transhumanistes sont connues, le scepticisme tend à devenir le plus important. Dans la vie ordinaire en effet, aussi bien que dans la connaissance réfléchie que chacun peut en prendre, à travers la lecture quotidienne des journaux ou bien les innombrables émissions de télévision qui y sont consacrées, le vieillissement général de la population, ainsi que l'allongement de la longévité humaine qui l'accompagne, ne fait guère de doute pour personne. L'idée répandue que le monde de demain sera peuplé d'un nombre sans cesse grandissant de centaines de toutes origines sociales, centaines par ailleurs en pleine possession de leurs

moyens et arborant une santé de plus en plus resplendissante est devenue une sorte de lieu commun de notre époque. Sur ce constat tout le monde tombe à peu près d'accord (même si chacun, semble-t-il, s'accorde en même temps paradoxalement pour reconnaître que le nombre lui aussi grandissant de polluants dans notre environnement quotidien multipliera les types de maladies et leur recrudescence dans les années à venir – paradoxe qui peut néanmoins apparemment être résolu si l'on considère que chacun imagine que les progrès de la science surpasseront les dégâts causés par ces nouvelles formes d'infections, qu'en somme là où le poison environnemental aura abondé la grâce rédemptrice du progrès médical saura surabonder dans le futur). Mais si chacun considère effectivement que la science a permis aux hommes de vivre en moyenne une vie bien plus longue et en bien meilleures conditions de santé que dans les siècles passés, bien moins nombreux semblent les gens disposés à croire, comme le promettent pourtant les transhumanistes, que non seulement l'espérance de vie commune des hommes atteindra aisément le siècle dans les décennies à venir, mais qu'elle outrepassera largement cette limite, et ce, dans un temps relativement proche et à un rythme si surprenant qu'il fait d'ores et déjà dire à certains que l'homme qui vivra mille ans est sans doute déjà parmi nous, tandis que d'autres affirment même publiquement espérer atteindre bientôt leur immortalité personnelle, au prix de quelques miracles technologiques qu'ils anticipent aujourd'hui !

C'est sans doute ici, sur ce genre de réflexion étonnante, que l'on peut mesurer le caractère tout à fait singulier du mouvement transhumaniste : alors même que beaucoup de gens sont disposés à accepter la perspective d'un monde prochain rempli de centenaires, s'en réjouissent et s'en contentent parfaitement, le transhumanisme dépasse de beaucoup ces espérances communes et pourrait-on dire, moyennes, faibles, manquant d'ambition. Là où le fait de devenir centenaire apparaissait comme une exception hors du commun par le passé, digne de la plus grande attention, on mesure à quel point l'homme moyen d'aujourd'hui a parcouru de chemin pour accepter la banalité d'un tel phénomène. Mais ce progrès considérable et à vrai dire prodigieux en lui-même est encore bien loin de satisfaire le transhumaniste. Ici, s'il fallait citer l'ensemble des livres et articles consacrés au sujet du transhumanisme et de l'allongement de la durée de vie, ne serait-ce qu'en langue anglaise et en français, il est vraisemblable que toutes les pages de ce livre ne suffiraient pas. Tout juste peut-on mettre en avant quelques contributions fondamentales sur le sujet.

En langue anglaise, un des spécialistes incontestés du domaine est sans aucun doute l'ancien informaticien Aubrey de Grey, professeur à Cambridge, et auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels on peut citer notamment *Ending Aging* (Mettre fin au vieillissement) en 2007. En langue française on peut citer l'essayiste belge Didier Coeurnelle, auteur de *Et si on arrêta de vieillir ! Réalité, enjeux et perspectives d'une vie en bonne santé beaucoup plus longue* (Fyp éditions, 2013) ou encore, très récemment, le succès éditorial des ouvrages du Docteur Laurent Alexandre : *La mort de la mort*, publié en 2011 et *La défaite du cancer* (Jean-Claude Lattès, 2014).

Le point commun de ces penseurs consiste à envisager et à poser comme une perspective éminemment plausible et bien entendu souhaitable à leurs yeux, la découverte progressive des mécanismes du vieillissement et l'invention concomitante des technologies permettant sinon de le stopper définitivement, du moins d'en contrecarrer très efficacement les effets. Agir sur le vieillissement humain et parvenir à le maîtriser pour lui faire dépasser la limite naturelle de l'homme est en effet une chose bien différente que de « simplement », oserait-on dire, multiplier le nombre des centenaires. Il s'en faut de beaucoup en effet que l'un soit l'équivalent de l'autre : multiplierait-on par mille ou par dix mille le nombre de centenaires dans les décennies prochaines, parviendrions-nous même grâce aux progrès de la science à faire que 99% des hommes atteignent cet âge vénérable que nous n'aurions pas fait avancer d'un millimètre la question du dépassement de la nature humaine, que nous n'aurions pas encore simplement entamé le chemin vers le posthumain.

Aujourd'hui, et c'est ce qui explique sur ce point le scepticisme populaire à l'égard du transhumanisme lorsqu'il vient à être connu, l'homme ordinaire constate deux choses difficilement contestables, que l'on peut considérer comme à la fois très enthousiasmantes et terriblement décevantes : d'une part, le fait que de plus en plus d'hommes et de femmes, dans les pays avancés, vivent plus vieux et en meilleure santé que par le passé, beaucoup de femmes jusqu'à un âge très respectable ; et, d'autre part, le fait d'autant plus cruel et incontournable que ce vieillissement général a lieu, que la limite de la vie humaine, elle, ne s'allonge pas, ou absolument pas dans les mêmes proportions, le maximum qu'un être humain peut espérer vivre se situant autour de cent vingt et quelques années, pas un seul être humain n'ayant jusqu'à présent de manière rigoureusement attestée atteint les 130 ans.

Cette résistance apparaît d'autant plus redoutable que, maintenant que les technologies médicales existent pour nous faire traverser les ans avec plus d'efficacité qu'autrefois, nous pourrions penser que cette limite elle aussi ne cesserait de reculer, avec le même entrain que le nombre des centenaires se multiplie de par le monde. Le transhumanisme intervient précisément ici, en affirmant comme une de ses thèses majeures que les progrès scientifiques permettront, de manière sinon inéluctable du moins très difficilement résistible (sauf mise en place peu vraisemblable d'une dictature mondiale par exemple), dans les décennies et même tout simplement dans les années à venir, un dépassement franc et incontestable de cette limite apparemment infranchissable aujourd'hui des 120 ans, un dépassement à vrai dire si prodigieux et impressionnant dans quelque temps que notre suspicion actuelle à l'égard de cette possibilité paraîtra ridicule demain à nos enfants et petits-enfants.

L'idée essentielle mise en avant par Aubrey de Grey consiste en particulier à envisager qu'une fois cette barrière franchie, les choses ne cesseront de progresser de manière irréversible. Se mettra alors en place ce que l'on pourrait considérer comme le déclenchement d'un mécanisme bénéfique, une marche au miracle inéluctable, une sorte de cercle vertueux dont le principe serait le suivant : on peut dès à présent imaginer qu'est d'ores et déjà né, ou que naîtra peut-être incessamment l'individu qui traversera les siècles, profitant des progrès cumulatifs de la médecine pour allonger à perte de vue son espérance de vie. Cet horizon indépassable vers lequel marchera d'un pas serein l'individu qui saura intégrer ce cercle vertueux de la longévité indéfiniment rallongeable se comprend fort bien si l'on imagine le cas d'un homme ayant par exemple 50 ans le jour où sera découvert le moyen de prolonger la vie humaine jusqu'à 130 ans ; lorsque cet homme aura atteint ses 130 ans on peut imaginer, de nombreuses années s'étant écoulées jusqu'à ce qu'il atteigne cet âge, que les progrès de la médecine auront encore fait reculer pendant ce laps de temps l'âge ultime de la mortalité : ce sera par exemple 140 ou 150 ans. Derechef on peut imaginer que le temps que cet homme atteigne cet âge les progrès de la médecine auront de nouveau fait reculer la limite, et ainsi de suite, de telle sorte que cet individu emblématique, et particulièrement heureux dans la distribution du sort, verra la date de sa mort incessamment repoussée, technologiquement reportée aux calendes grecques jusqu'à ce que, peut-être, la mort elle-même l'oublie. Bien sûr ce délai toujours merveilleusement prolongé, cette date de péremption indéfiniment reportée, ne pourra, au moins dans un premier temps, pas être offert à tout le monde. Il faudra en effet de la chance aux heureux

contemporains de ces progrès pour voir l'issue fatale qui les attend perpétuellement ajournée, il leur faudra comme à tous les hommes du passé connaître la bonne fortune du destin qui leur fera éviter, le temps que l'espérance de vie humaine soit prolongée, entre deux avancées majeures de la science, les catastrophes ordinaires de l'existence qui de l'accident de circulation aux violentes manifestations de la nature en passant par les crimes et les attentats perpétrés par l'homme lui-même contre ses semblables ne cesseront pas de faire peser sur ce voyageur du temps l'épée de Damoclès de la fragile condition humaine.

Mais le plus important à ce sujet est bien que la possibilité existe, du moins d'un point de vue purement théorique, de concevoir qu'un individu ou plusieurs, peut-être déjà nés (certainement déjà nés et même aujourd'hui d'un âge avancé selon les plus enthousiastes des transhumanistes) à notre époque, connaîtront ce cercle vertueux de la longévité, bénéficieront de manière privilégiée de cet incessant jeu du chat et de la souris consistant pour la science médicale à rattraper et à dépasser, toujours opportunément, la limite ultime de l'espérance de la vie humaine au moment précis où le voyageur de l'âge en aura urgemment besoin, s'approchant dangereusement de la zone au-delà de laquelle son ticket pour l'immortalité ne serait plus valable.

Bien entendu cette préoccupation pour intégrer au bon moment le train qui conduira au repoussement permanent de la limite de la vie ne concerne que les individus contemporains des tout débuts de ce phénomène. Les enfants nés dans les siècles à venir et qui auront, selon les prédictions des transhumanistes, à l'époque même de leur naissance une espérance de vie de plusieurs siècles, ne connaîtront évidemment pas ce sentiment d'urgence qui traverse aujourd'hui les plus âgés des transhumanistes, lorsqu'ils se rendent compte qu'il est grand temps pour eux que la science en vienne à enclencher ce mouvement vertueux et irrésistible, qui, pour vertueux et formidable qu'il est par nature, le sera beaucoup moins pour eux s'il avait le mauvais goût de survenir trop tardivement pour qu'ils puissent eux-mêmes en profiter. À l'inverse les enfants nés ultérieurement, aux temps bénis où l'espérance de vie séculaire voire millénaire sera devenue une bénédiction commune, seront moins bien placés pour concevoir dans toute sa richesse le caractère prodigieux véhiculé par la technologie moderne. L'espèce de foi, de ferveur quasi mystique qui paraît saisir les plus engagés des transhumanistes lorsqu'ils parlent de ce cercle vertueux de la longévité ne peut évidemment se comprendre que parce qu'eux-mêmes en espèrent dans leur propre

intérêt les retombées les plus immédiates possible. Il n'y a plus de foi à entretenir à l'égard des possibilités humaines de voler un jour lorsque l'on est à notre époque l'utilisateur blasé des avions de ligne modernes, mais il fallait cette ferveur et cette persévérance aux tout premiers temps de l'aviation, lorsque les temps de vol n'excédaient pas quelques secondes, ou au mieux quelques minutes. De même les transhumanistes pensent aujourd'hui que le désir fou qu'ils entretiennent, et dont ils prédisent la réalisation imminente, de voir l'allongement quasi illimité de la vie humaine, paraîtra une évidence demain, aux yeux des générations futures qui ne comprendront plus bien pourquoi beaucoup de leurs ancêtres paraissaient aussi sceptiques à l'égard d'une réalité qui sera devenue leur ordinaire et par là sera devenue, pour eux, largement désenchantée. Mais pour nous qui ne nous trouvons pas encore après la fin de l'histoire, le rêve transhumaniste paraît toujours aujourd'hui bien fou, bien irréaliste, et les raisons de penser que cette limite biologique est peut-être indépassable ne manquent pas, c'est ce que l'on aura l'occasion d'approfondir par la suite tant ce thème de l'allongement de la vie cristallise le débat étreignant les partisans et les adversaires du transhumanisme.

Sur ce thème de l'allongement de la durée de la vie, et en guise en quelque sorte de conclusion à son introduction, il est cependant dès à présent possible de faire remarquer au passage à quel point les détracteurs du transhumanisme se trompent souvent lorsqu'ils utilisent à son sujet la notion, en réalité religieuse et fort peu transhumaniste, d'« immortalité ». La « longévité en bonne santé » dont rêvent les transhumanistes et que l'on aura l'occasion d'analyser de près se distingue en effet nettement de la notion métaphysique d'*immortalité*, avec laquelle beaucoup d'auteurs la confondent, dans la mesure où celle-ci, même si elle peut avoir des points communs avec le projet transhumaniste, se définit en premier lieu d'un point de vue théologique non pas tant comme une liberté (pouvoir vivre plus longtemps, éternellement si nous le désirons) que comme un fait qui s'impose à nous, lié à la nature profonde de notre « âme », et contre quoi on ne peut rien. L'immortalité des religions est donc bien davantage une impossibilité (ne *pas* pouvoir mourir) qu'une liberté (ce que recherchent les transhumanistes dans le fait de *pouvoir* vivre plus longtemps), et cela est bien visible dans le fait que si l'immortalité peut paraître réjouissante aux yeux de ceux qui en profiteront (une éternité d'extase au Paradis, pour les *Bienheureux*, ayant encore plus de prix si l'on sait que rien ne pourra jamais venir l'entraver), elle apparaît au contraire comme une torture supplémentaire – le premier et sans doute le plus important des supplices, en réalité, dans la pensée des religions qui prônent l'immor-

talité de l'âme humaine – pour les malheureux qui, condamnés à une éternité de souffrance, n'auront même pas la certitude si consolatrice de penser qu'un jour leurs tourments prendront fin.

On peut voir ainsi à quel point il est important d'user du bon vocabulaire lorsqu'on parle de ce qu'envisagent réellement les transhumanistes, et avec quelle prudence il faut essayer de ne pas confondre, comme c'est malheureusement trop souvent le cas, des notions en fait très éloignées.

La fusion progressive de l'homme et de la machine

L'autre grand thème préoccupant les penseurs du transhumanisme concerne la rencontre déjà largement entamée entre l'homme et la machine. Par là il faut entendre tout un ensemble de choses qui impliquent aussi bien l'utilisation de plus en plus répandue des appareils électroniques et informatiques dans notre vie quotidienne que des projets médicaux beaucoup plus complexes comme la promesse de rendre bientôt la vue aux aveugles en intégrant à leur corps des prothèses d'yeux *bioniques* (terme par lequel il faut entendre précisément la rencontre des fonctions déterminées par la biologie humaine avec les appareils électroniques). L'idée générale des transhumanistes est précisément que la fréquentation quotidienne qui est la nôtre aujourd'hui de ces objets d'invention relativement récente (téléphones mobiles, GPS, caméras vidéo, etc., qui tendent d'ailleurs eux-mêmes à converger entre eux pour s'incarner sans doute très prochainement dans des montres et des lunettes intelligentes utilisées par tous) ne fait que préfigurer sur un mode mineur l'intégration de plus en plus grande de ces dispositifs informatisés à notre propre corps humain, d'abord en restant sur la peau de manière amovible, puis en se greffant définitivement à nous, sous la peau ou à même les os, comme c'est déjà le cas des pacemakers ou des implants cochléaires. Petit à petit l'intelligence de ces dispositifs est appelée à se mélanger à la nôtre, sous la forme par exemple de puces électroniques directement connectées à notre cerveau et nous permettant de produire des calculs particulièrement complexes, de vérifier des informations en réseau, et toute autre forme d'activités encore inconnues et qui ne sont possibles et envisageables aujourd'hui qu'en utilisant l'appareillage complexe, non nomade et lent à mobiliser d'un ordinateur domestique.

Bien entendu, par machine on entend généralement aujourd'hui tout ce qui a pour principe un fonctionnement à partir de systèmes électroniques, mais d'un point de vue transhumaniste, la notion de machine

inclut également tout ce qui a un comportement intelligent programmé par l'homme mais qui peut se réaliser dans des matériaux bien différents. Les nanorobots, par exemple, et tout ce qui a trait de près ou de loin aux nanotechnologies correspond à cette intégration dans notre corps d'éléments étrangers intelligents appelés à se fondre en nous, de telle sorte que l'être humain futur ne se définisse pas autrement, dans les termes d'ingénierie souvent utilisés par les transhumanistes, que comme un agrégat complexe d'éléments hétérogènes fusionnés et entrant en synergie. C'est le fameux acronyme *NBIC*, qui résume à lui seul la « grande convergence » attendue dans le futur entre les Nanotechnologies (technologies de l'infiniment petit), les Biotechnologies (technologies du vivant), l'Informatique et les sciences de la Cognition (la connaissance du fonctionnement de notre intelligence). De ce cocktail devrait émerger, espère le transhumaniste, l'Homme Nouveau, l'avatar ultime destiné à remplacer l'homme actuel, trop limité sur tous les plans.

Ce projet peut évidemment impliquer de très nombreuses étapes, une amélioration très progressive permettant à l'homme d'aujourd'hui de se transformer plus ou moins insensiblement en cet Autre, plus grand que lui dans toutes les dimensions, même s'il lui reste lié par le trajet même de cette filiation au long cours. C'est précisément ce qu'implique le terme « trans » dans le « transhumanisme » : cette idée d'un passage interminable à travers un nombre indéfini d'étapes pour atteindre ce moment où, peut-être, il ne sera plus possible de parler d'humain mais d'autre chose, de « posthumain » par exemple. Le transhumanisme désigne le projet de ce voyage vers le posthumain, voyage à très longue échéance dont le principe est, comme l'horizon, de reculer toujours à mesure que l'on avance dans sa direction. L'idée essentielle est que ce dépassement de l'homme par sa propre technologie, cet autodépassement, ne fait en réalité que prolonger le processus naturel de l'évolution, en l'accélérant certes mais sans changer la nature même du processus qui a consisté pour la vie pendant des millénaires à trouver le moyen de se prolonger en transformant incessamment le vivant. Au lieu du hasard lent des mutations génétiques et du procédé complexe de la sélection naturelle, l'homme ne ferait en somme que rationaliser sa propre évolution afin d'optimiser le passage d'une étape à une autre, mais l'idée générale demeure, identique : complexifier toujours davantage les formes de vie en s'adaptant avec une perfection grandissante à son environnement.

Du point de vue théorique il est relativement aisé, comme on le voit, de comprendre et d'accepter la perspective présentée par les transhuma-

nistes, du moins dans un premier temps. Le caractère d'évidence avec lequel ils présentent souvent leurs idées exerce sans aucun doute une forte attraction sur les esprits, pourtant comme on peut s'en douter également et comme on le verra amplement, les critiques n'ont pas manqué sur ce point fondamental. Aux yeux de ses nombreux critiques, le principal danger de cette fusion entre l'homme et les machines réside selon toute vraisemblance dans le risque de dévoiement ou de dégradation de la nature humaine. En s'adjoignant l'aide des machines, jusqu'à se fondre avec elles, voire peut-être en elles, l'homme peut-il encore espérer rester lui-même ? Le doute est d'autant plus permis qu'à la différence du modèle de référence de l'évolutionnisme pris en comparaison par les transhumanistes, la fusion de l'homme et de la machine concerne la rencontre du vivant avec le non-vivant, ce qui n'est jamais le cas dans le cadre de l'évolution. C'est le vivant et lui seul qui s'adapte à la nature en restant lui-même sous diverses formes, tandis que le rêve transhumaniste introduit ces éléments inertes et donc exogènes que sont les objets inventés par l'homme, même s'ils sont les plus subtils et les plus intelligents. Espérer demeurer le même en incorporant son autre paraît hautement douteux, et on comprend également assez vite les réticences des adversaires du transhumanisme, d'autant plus si l'on remet également en question le caractère prétendu d'adaptation au milieu qui perpétuerait dans le processus transhumaniste le phénomène de l'évolution naturelle. En quoi devenir incessamment plus intelligent correspond-il à une adaptation grandissante à son milieu ? On peut considérer au contraire que certains organismes beaucoup plus frustes paraissent bien mieux adaptés à leur environnement tout en étant susceptibles de survivre à d'importantes modifications de celui-ci, chose que des êtres plus évolués semblent bien plus difficilement capables d'accomplir. Si l'on ajoute à ce scepticisme la constatation des dégâts que l'homme moderne fait subir à son environnement, en venant à mettre en péril le monde même auquel il aurait prétendument pour but de s'adapter, la balance en faveur de l'acceptation d'un projet transhumaniste pour l'être humain paraît beaucoup moins favorable. Elle semble même sur le point de s'inverser dans de nombreux pays, après un accueil initialement plutôt positif auprès de certaines opinions publiques, le nombre croissant des opposants, non seulement dans les rangs de ceux qui professent adhérer à une foi religieuse (à laquelle le projet transhumaniste paraît sur bien des points s'opposer, ce qui peut expliquer comme on le verra leur réticence, voire leur forte aversion spontanée à son égard), mais également chez ceux qui ne s'accordent sur aucune transcendance, ayant pour unique souci de préserver

un certain équilibre lié à la conception ordinaire de la nature humaine et des droits afférents et que le rêve transhumaniste paraît à leurs yeux menacer.

Le développement fulgurant d'une intelligence artificielle (IA) bien supérieure à l'intelligence humaine

Le troisième et dernier point que l'on peut citer comme faisant partie du socle fondateur du projet transhumaniste rejoint les autres et en même temps les dépasse de beaucoup. Les deux premiers concernent en effet essentiellement l'homme et sont étroitement associés l'un avec l'autre : c'est parce que la population générale vieillit que le recours à des technologies de plus en plus perfectionnées et proches de l'homme s'avère nécessaire pour faire en sorte que ce vieillissement ne se transforme pas en cauchemar – une armée de centenaires grabataires et impotents – mais au contraire aille de pair avec des conditions de vie agréables le plus longtemps possible, suivant en cela une formule digne de slogan publicitaire : non seulement vieillir plus, mais vieillir mieux. C'est également parce que l'allongement prodigieux de la durée de la vie humaine est espéré que l'on peut imaginer que le compagnon non seulement idéal mais inévitable de ce voyage à travers le temps sera la technologie, plus l'homme vieillissant plus la probabilité de le voir fusionner avec les plus intelligentes de ses inventions augmentant mathématiquement. Mais cette fusion de l'homme et de la machine ne serait pas complète et ne pourrait pas donner de résultats véritablement miraculeux si ne se produisait une autre révolution attendue : il s'agit non seulement que l'homme se fonde avec les machines, les incorpore en lui, mais que ces machines elles aussi fassent le chemin inverse qui les conduit sinon de l'inanimé vers le vivant, du moins du relativement rudimentaire et fruste (ainsi qu'apparaîtront nos téléphones intelligents d'aujourd'hui aux générations futures) jusqu'au niveau le plus complexe et le plus raffiné. Bref, il faut pour cela que les machines deviennent habiles calculatrices, complètes intelligences, à même dans un premier temps de rivaliser intellectuellement avec nous (et pas uniquement dans certains jeux, comme c'est le cas à présent, mais dans un ensemble de plus en plus important de tâches élaborées) en attendant de nous dépasser totalement.

Ce chemin parallèle aux deux précédents en est inséparable, puisque si l'homme dans la perspective transhumaniste désire bel et bien se fondre avec les machines, ce n'est pas avec n'importe quelles machines ni à n'importe quelles conditions. Ces machines devront se faire aussi discrètes

que possible et leur utilisation devra être transparente pour nous, de telle sorte que leurs capacités devront former, adjointes aux nôtres, un résultat dépassant de bien loin ce que peut faire isolément un homme abandonné à ses seules ressources. Mais c'est ici aussi, au cœur de cette ambition, que ce cheminement parallèle des machines et de l'homme (l'un augmentant sa longévité et les autres leur puissance) dépasse de loin en réalité l'homme lui-même, puisqu'à ce jeu de dépassement de l'intelligence humaine, il n'est guère de terme assignable ni de limite clairement définissable. Jusqu'à quel point les machines devront-elles non seulement rejoindre la capacité intellectuelle de l'homme mais surtout la dépasser, la laisser derrière elles ? Jusqu'à quel point un ustensile peut-il intellectuellement dépasser celui qui lui a donné naissance et le manipule, en espérant que la situation reste la même et que le *statu quo* de départ dominant/dominé perdure à l'identique ? Poser ce genre de question c'est évidemment dans le même mouvement établir le caractère en soi problématique de la situation. Quel être raisonnable pourrait envisager de créer une chose plus intelligente que lui en imaginant pouvoir en garder le contrôle ?

Comme on le voit, c'est cette troisième dimension de ce que l'on pourrait appeler le « pacte transhumaniste », cette explosion programmée et attendue de l'intelligence des machines qui possède le caractère le plus inquiétant, la charge potentiellement la plus explosive en matière de bouleversements tous azimuts. Livrer son intelligence à la libre concurrence des intelligences mécaniques, mesurer crânement son raisonnement à la sagacité d'une machine ne constitue-t-il pas le plus extravagant, à bien y réfléchir, le plus déraisonnable des paris sur l'avenir que l'on puisse imaginer ? Or, le plus étonnant est sans doute que beaucoup, la majorité peut-être parmi les transhumanistes non seulement ne redoutent pas, mais envisagent avec exubérance et impatience, emplis d'un fol espoir cette apparition promise de l'élève en puces de silicium et circuits imprimés appelé à dépasser – infiniment – son maître de chair et d'os. Ce rêve dangereux porte un nom que beaucoup commencent à connaître aujourd'hui, nom qui revêt presque le genre d'une attente mystique : la Singularité. On parle désormais de « Singularité » pour désigner, dans le domaine du transhumanisme, le moment, prophétisé en particulier par l'ingénieur américain Raymond Kurzweil, où l'intelligence des machines rejoindra celle des hommes. Dès lors, de même que dans le cadre de l'allongement indéfini de la vie humaine, un phénomène de développement irrésistible est attendu et devrait se produire selon les transhumanistes sur un rythme exponentiel : une fois l'intelligence

humaine égalée par un Supercalculateur (sans doute construit en reproduisant l'architecture particulière propre au cerveau humain), il ne faudrait pas attendre longtemps pour que cette intelligence nous aide à en construire une plus grande encore, et ainsi de suite dans un mouvement inarrêtable, conduisant bien au-delà de nos propres et maigres capacités. C'est à une véritable explosion d'intelligence que l'homme contemporain de la Singularité assistera, celle-ci emportant tout dans son sillage, car aidés de cette intelligence supérieure les deux autres projets transhumanistes, l'allongement de la durée de la vie et la fusion homme/machine, ne pourront connaître eux aussi qu'une extraordinaire accélération.

Face à une telle perspective, les autres préoccupations quotidiennes de nos sociétés modernes (chômage, pollution, incivilités, endettement, etc.) aussi dramatiques puissent-elles paraître aujourd'hui, semblent bien peu de choses, l'idée de la Singularité agissant comme une prédiction magique nous amenant à penser que cet âge d'or une fois atteint, rien ne saurait plus être pareil. Comment ces mêmes problèmes pourraient-ils encore perdurer une fois l'intelligence supérieure advenue? Non seulement celle-ci nous aidera en peu de temps à les résoudre, mais elle nous ouvrira à des ambitions démesurées que ces mêmes petits problèmes, entravant notre quotidien et notre imagination, nous empêchaient jusque-là d'entretenir. Non, décidément, l'homme du futur, enfant de la Singularité, ne saurait en rien être comparé à son prédécesseur, l'homme médiocre que nous sommes aujourd'hui et qui, livré à lui-même, sans l'aide de sa création la plus précieuse, ne peut que se contenter de vivoter, d'avancer à l'aveuglette dans l'existence en ne maîtrisant que bien peu de choses, au final, du réel. Avec l'irruption de cette Singularité, le portrait du Posthumain semble complet. Il n'y aura de véritable successeur à l'être humain, de réel dépassement de la nature humaine que parce que la puissance inouïe de la Singularité viendra prêter main-forte et donner une tout autre dimension aux deux autres projets d'allongement de la durée de l'existence et de fusion avec les machines. L'intelligence artificielle arrivée à ce point de rupture fondamental sera nécessaire pour inventer les moyens de faire sauter les verrous qui limitent encore notre espérance de vie et pour transcender les limites qui, sans cette aide hors du commun, ne feraient de notre fusion avec les machines en définitive qu'un gadget adjoint à l'homme et ne changeant guère plus les choses, sur le fond, que nos nouvelles montres intelligentes d'aujourd'hui, faites d'écrans Ultra Haute Résolution et de puces d'ordinateur intégrées, ne donnent l'impression de reléguer au rayon des antiquités nos vieilles toquantes ordinaires, les prestigieux « garde-temps » suisses à remontoir

mécanique et complications subtiles. Mais là encore, on le comprend, le problème fondamental ressurgit : dans quelle mesure cette fusion homme/machine peut-elle raisonnablement s'effectuer si la machine procède d'une intelligence supérieure à celle de celui auquel elle s'unit ? Ce qui donne son caractère révolutionnaire au processus en cours constitue évidemment, par la même occasion, la raison la plus forte de redouter qu'il aille jusqu'à son terme, dès lors que l'on mesure l'extraordinaire déséquilibre potentiel de la situation.

Ces trois éléments que l'on a regroupés constituent, réunis ensemble, les éléments fondateurs, le socle fondamental, comme on l'a dit, du transhumanisme. Toutes les études sur le sujet, qu'elles soient neutres ou bien clairement engagées en faveur ou à l'encontre de ce mouvement de pensée, ne peuvent guère que les rencontrer et les discuter à un moment ou à un autre de leur parcours. Et c'est bien entendu la synergie que leur réunion produit qui à la fois explique l'enthousiasme de beaucoup à l'égard de ce projet en même temps que, bien entendu, les réticences, voire l'effroi qu'il suscite aussi de manière de plus en plus voyante et virulente. À ces éléments, d'autres peuvent évidemment s'adjoindre qui parsèment les réflexions sur le transhumain ou posthumain : le thème du clonage animal et humain, par exemple, revient régulièrement, de même que la question des manipulations génétiques, l'analyse des mondes virtuels d'Internet ou encore le problème de l'usage que l'on doit faire des drogues pharmacologiques pour maîtriser son caractère et son humeur. Mais ces ingrédients secondaires ne peuvent se comprendre dans le cadre transhumaniste que dans la mesure où ils mènent aux trois points fondamentaux évoqués précédemment : ainsi le clonage humain et les manipulations génétiques ont avant tout pour destination ultime dans l'esprit d'un transhumaniste de participer à l'augmentation de la longévité humaine, l'usage des drogues pharmacologiques concerne également la longévité, mais avec pour but de favoriser l'harmonie comportementale et d'aider à rendre le plus agréable possible le périlleux voyage du transhumain à travers le temps long de la survie indéfiniment prolongée. Enfin, les mondes virtuels se situent à la croisée des chemins entre d'un côté la fusion de l'homme avec la machine (par exemple en adjoignant au regard ordinaire de l'homme l'afflux permanent d'information apporté par ce que l'on appelle la « réalité augmentée », les deux flux, le réel et le virtuel, se superposant en continu, comme cela peut être le cas par exemple en visualisant des informations projetées sur des lunettes intelligentes), et de l'autre côté l'attente de la Singularité, beaucoup des partisans de cette idée recommandant de développer en premier lieu l'Intelligence

Artificielle ultime dans les mondes virtuels de l'informatique (pour éviter notamment tout risque de mainmise sur la réalité dans son ensemble par cette intelligence devenue supérieure à celle de l'homme).

Le trans ou posthumanisme est donc constitué de ce noyau de trois postulats fondamentales, autour desquelles s'agrège un nombre plus ou moins conséquent de thèmes périphériques qui peuvent de temps en temps monopoliser l'attention pour eux-mêmes. Le thème du clonage notamment fait l'objet de débats propres dans la société et a donné lieu à de nombreux colloques scientifiques ou philosophiques sans que le thème du transhumanisme y soit forcément accolé. Mais cet élément qui peut être pris isolément et faire l'objet de réflexions indépendantes appartient incontestablement aussi à la « galaxie » transhumaniste, tel que l'on peut s'en rendre compte par exemple dans les ouvrages littéraires ou de science-fiction qui traitent de l'avènement d'une humanité supérieure à partir de la question du clonage et des manipulations génétiques (c'est le thème notamment du fameux ouvrage de l'écrivain français Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, publié en 2001). Tous ces thèmes qui recèlent déjà par eux-mêmes une charge explosive en matière d'interrogations philosophiques, scientifiques, éthiques et au niveau du débat de société ne semblent en effet prendre toute leur dimension polémique et leur vraie signification que lorsqu'on les inclut dans l'interrogation fondamentale qui les dépasse tous, à savoir précisément la méditation entamée de très longue date sur l'avenir de l'humanité qui a pris récemment, depuis simplement quelques décennies en Occident, la figure particulière de ce qu'il est convenu d'appeler le « transhumanisme » ou « posthumanisme ». Celui-ci se présente ainsi comme une forme de radicalisation, de poussée à l'extrême de tous les thèmes fondamentalement polémiques liés aux progrès spectaculaires contemporains de la science et de la technologie. À l'inverse, on peut donc dire également que le transhumanisme, en tant que principe essentiel ou intuition globale regroupant l'ensemble des innovations et des intuitions de très nombreux domaines, peut-être de tous les domaines liés à la technologie moderne, constitue probablement une interprétation fondamentale au sujet de ce que peuvent signifier en elles-mêmes la science et la technologie. Réfléchir au transhumanisme c'est donc vraisemblablement, dans le même mouvement, réfléchir ni plus ni moins qu'à l'essence possible, à la destination fondamentale en laquelle consiste cette alliance si particulière et si fructueuse de la science et de la technologie à l'époque moderne que certains ont appelé la « technoscience ». Imaginer le transhumanisme comme le sens ultime de la technoscience, voilà sans doute vers quoi mène la prise

au sérieux et l'analyse détaillée de ce thème que l'on tentera de poursuivre ici.

Enfin, au-delà de ce trio de thèmes fondamentaux et de ces thèmes secondaires récurrents dans la réflexion transhumaniste, il est possible de distinguer un certain nombre de thèmes qui ne sont traités que par certains auteurs, qui ne paraissent le soucier que de certaines fractions du courant transhumaniste. Parmi ces thèmes on peut citer par exemple la remise en question du genre, au sens de l'assignation sexuelle supposément innée qui fait de chaque être un mâle ou une femelle de son espèce, hormis les quelques rares cas très particuliers d'hermaphrodisme dans les espèces distinguant ordinairement les individus suivant leur dimorphisme sexuel. Remettre en question le genre, chez l'être humain, dans le cadre du trans ou posthumanisme ce serait voir dans celui-ci un moyen de dépassement de la distinction naturelle entre hommes et femmes, pour atteindre un être non plus simplement « posthumain » mais « postgenre », se séparant donc deux fois radicalement de la nature humaine telle que nous la connaissons. Cet être serait ainsi non seulement radicalement différent de l'être humain actuel dans la mesure où ses capacités (notamment sa longévité, son intelligence, et par là sa possibilité d'action sur le réel) dépasseraient de manière gigantesque les nôtres, mais aussi parce que chez lui la distinction homme/femme serait effacée au profit de l'apparition d'un nouvel être, ni mâle ni femelle, se situant au-delà du genre, un peu à la manière des anges dans certains débats théologiques médiévaux.

En ce qui concerne ce point précis, il faut dire cependant que s'il se trouve bien incontestablement abordé dans un certain nombre de réflexions transhumanistes ce n'est pas le cas dans toutes, et que ce dépassement du genre fait davantage l'objet d'un débat que d'un consensus concernant les aspirations fondamentales du transhumanisme. De la même manière, certains partisans du transhumanisme défendent avec fermeté la thèse que grâce à lui ou à travers lui, toutes les structures sociales traditionnelles existantes seront non seulement dépassées, mais réduites à néant. Là encore cette affirmation fait davantage polémique qu'elle ne réunit sur son principe l'ensemble des penseurs du transhumanisme, malgré le fait que pour tous l'avenir transhumaniste implique inévitablement, bien entendu, de gigantesques bouleversements de l'ordre social (une société non seulement composée d'êtres centenaires, mais multicentenaires, ne pouvant évidemment que transformer en profondeur les structures d'une société imaginée par des êtres ne vivant en

moyenne que quelques décennies). La différence se fait ici sur la question de savoir quelles structures seront définitivement renversées et surtout quel est l'ordre de priorité du transhumanisme, autrement dit s'agit-il avant tout d'un mouvement visant au plus vite et fondamentalement des bouleversements sociaux ou bien s'agit-il d'un mouvement ayant des préoccupations premières plus fondamentales dont les bouleversements sociaux n'apparaîtront ensuite que comme des conséquences secondes et inévitables de ces buts premiers.

Ayant à présent saisi les grands principes du transhumanisme, ce qui constitue ses thèmes essentiels et ses thèmes secondaires, il est nécessaire pour mieux le comprendre – et éventuellement en défendre l'idée – d'exposer sinon toutes, du moins quelques-unes des principales critiques qui lui sont adressées aujourd'hui, et qui sont, comme on va le voir, très nombreuses.